

La jeunesse met son Histoire en pièces

Dans un spectacle proche du brûlot, les artistes algériens Mustapha Benfodil et Kheireddine Lardjam bousculent les héros officiels pour mieux solder un héritage devenu lourd à porter.

Alors que l'Algérie, leur pays, célèbre en juillet le cinquantenaire de son indépendance avec force spectacles à la gloire des héros, eux partent en tournée dans toute la France avec *Les Borgnes*, une pièce frappée au coin de l'ironie. Un brûlot, même : la quête d'un jeune Algérien pris entre deux pères possibles : le nourricier, héros indéboulonnable de la révolution, et le biologique, un ancien révolutionnaire qui ne s'est jamais tu, jusqu'à devenir la proie et la victime du premier après l'indépendance.

C'est en 2008, bien avant que ne se profile la commémoration des accords d'Evian, que Mustapha Benfodil et Kheireddine Lardjam se sont lancés dans l'aventure. Lorsque Benfodil, la quarantaine, poète, romancier, et grand reporter à *El Watan* (le journal indépendant francophone d'Alger), a invité à dîner l'Oranais Lardjam, 35 ans, metteur en scène et chef de troupe. « *Kheireddine est reparti avec mon manuscrit, se souvient Mustapha Benfodil. Deux heures plus tard, il m'appelait pour me dire qu'il*

voulait mettre en scène Les Borgnes. » Une pièce d'autant plus insolente qu'elle retourne parfois l'Histoire comme un gant, puisque le héros, atteint d'un trouble de la vision, voit tout à l'envers : « *Le 5 juillet 1962, l'Algérie quitte la France ; les pieds-blancs prennent en masse le bateau à Marseille...* » Mustapha Benfodil, par cette provocation, espère troubler « *les récits mémoriels qui sont autant de prisons* » et s'immiscer dans les discours établis sur cette révolution à ses yeux « *confisquée* » par les chefs du FLN. ■

« *Bien sûr, j'y instruis aussi le procès de cent trente-deux ans de colonisation, un système dégradant. Mais se contenter d'accuser la France serait trop simple et reviendrait à faire de la propagande. Comme artiste algérien, je dois mettre mon pays en perspective. Or, trente ans après 1962, en 1992, l'Algérie tombe dans la guerre "civile" (un adjectif tabou chez nous), s'entretue et se retrouve avec un peuple éclopé... Les Borgnes parle du gâchis post-indépendance, et je n'hésite pas à établir un parallèle entre cette guerre civile et la guerre d'Algérie.* » Dans sa pièce, en effet, un jeune soldat algérien, lâché dans le maquis pour combattre les terroristes, y perd la raison, comme autrefois les jeunes appelés français largués dans le djebel.

Sa métaphore du borgne « clairvoyant » autorise d'autres récits jusque-là rarement évoqués en Algérie, comme le massacre, en 1957, par le FLN, de Melouza, un village partisan du Mouvement national algérien de Messali Hadj. Il y est aussi question des harkis ou encore de l'assassinat d'Abane Ramdane, le grand organisateur de la révolution, liquidé dès 1957 : « *Il affirmait la primauté du politique sur le militaire. Il avait raison : son meurtrier a créé les services secrets du FLN en 1959 ! Certains historiens aiment à dire qu'il s'agit du premier "coup d'Etat" de l'Algérie indépendante... Chez nous, les militaires ont toujours le dernier*

mot. Dans le maquis pendant la révolution comme après la victoire du FIS aux élections de 1991, quand ils ont reverrouillé la dictature. » Ce que Benfodil dénonce comme du « *colonialisme intérieur brut* », se sentant lui-même « *banni* » dans son propre pays, « *coupable à plus d'un titre : intellectuel et francophone.* »

L'auteur prend sa revanche sur scène, où il brouille les pistes, « *celle du discours officiel comme celle des experts de l'Histoire, car, en Algérie, on nous a servi l'Histoire à toutes les sauces, aseptisée ou héroïque ! Je me permets donc des "licences poétiques" (dans les faits, par exemple, aucun harki ne peut être enterré en Algérie). Je peux heurter des sensibilités en écrivant ainsi, mais mon objectif est de lutter contre l'enfermement du sens, quel qu'il soit.* » Alors Benfodil multiplie les voix et les personnages : le général tortionnaire atteint d'Alzheimer ; son fils, artiste, refusant la langue de bois ; sa belle-fille, fille de harki ; l'opposant digne ; la fille violée par les barbus ; la mère explorée, dont le fils est mort dans on ne sait plus quelle guerre...

Kheireddine Lardjam est tombé dans le théâtre alors qu'il avait 18 ans, après l'assassinat, en 1994, du grand dramaturge Abdelkader Alloula, première victime de la vague d'attentats contre les intellectuels. Pas étonnant que la question du père traverse ainsi *Les Borgnes* comme l'Algérie actuelle... « *Aujourd'hui, la jeunesse*

A voir
Les Borgnes, ou le colonialisme intérieur brut, de Mustapha Benfodil, mise en scène Kheireddine Lardjam. Avec Linda Chaïb, Sid Ahmed Agoumi, Azzedine Benamara, Marie Louet, Terik Bouarrara. Le 13 mars à Culture Commune, Loos-en-Gohelle (62) ; les 15 et 16 à la Comédie de l'Est, Colmar (68) ; le 19 au Théâtre de Cavallion (84) ; le 22 à l'Agora d'Evry (91) ; le 27 au Fanal, Saint-Nazaire (44) ; le 31 au Forum, Le Blanc-Mesnil (93).

REPRÉSENTATION DE LA PIÈCE "LES BORGNES", LE 26 JANVIER À MANTES-LA-JOLIE.

algérienne bouscule ses "héros" d'hier, comme Samir, le personnage principal de la pièce. Elle n'en a plus rien à faire de la colonisation et de la guerre du FLN ! » Kheireddine Lardjam en prend sa part, lui qui porte l'exact patronyme de son oncle paternel, arrêté et torturé par l'armée française, et dont on baptise encore les écoles... « *Cela fait dix ans, depuis 2002, que je bâtis des projets de théâtre entre la France et l'Algérie autour de Camus et de Kateb Yacine, mais, avec ce texte de Mustapha, c'est comme si le destin de l'Algérie et mon histoire personnelle me revenaient en boomerang. Il y a bien quelque chose de générationnel dans ce regard que nous portons tous deux. Il a fallu du temps à*

"Il y a quelque chose de générationnel dans notre regard. Il a fallu du temps à notre pays pour digérer la colonisation."

KHEIREDDINE LARDJAM

notre pays pour digérer la colonisation et permettre l'émergence de classes moyennes pensantes. D'ailleurs, l'écriture de Mustapha n'est plus la même que celle d'un Rachid Boudjedra, d'une Assia Djébar, ou même d'un Kateb Yacine, qui écrivaient en français pour dire qu'ils n'étaient pas français... Mustapha et sa génération s'expriment en français pour raconter sans complexe ce qu'ils vivent. » Et ce qu'ils pensent est sans appel : « *Les héros ont essayé de construire un pays mais se sont plantés : ils nous ont enfermés et ont donné la religion au peuple comme os à ronger.* »

Cet héritage à solder le mine et le passionné. Comme le lien fort, « *physique, charnel* », qu'il sent entre l'Algérie et l'Hexagone... « *Mais pourquoi suis-je seul, dans le circuit du théâtre subventionné qui m'accueille en France, à m'interroger sur cette Histoire-là ? A l'orée du cinquantenaire, j'aurais tant aimé, par la scène interposée, susciter des débats contradictoires ! Je me sens isolé. C'est dommage, quand on sait qu'aux dernières élections le vote de l'immigration algérienne en France était pro-Bouteflika...* » ■

EMMANUELLE BOUCHEZ



SONIA EL AMRI